

Vendredi 06 mai 2015 21h00 [GMT + 1]

NO 514

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

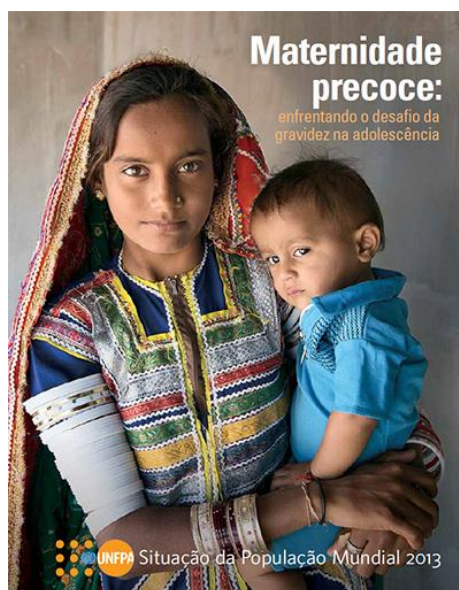
www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Être mère : fillettes et/ou femmes ?

Séries brésiliennes, la chronique d'Angelina Harari



Dans le sillage de ce que furent les dernières Journées de l'École de la Cause freudienne, j'aimerais introduire un versant particulier du thème « Être mère », celui des grossesses précoces. Objet d'étude de la sociologie, celles-ci sont présentées comme un phénomène localisé concernant des femmes encore fillettes, qui accouchent de bébés issus de leurs relations avec des hommes bien plus âgés.

Au Brésil, les statistiques montrent une augmentation des grossesses d'adolescentes, notamment dans les petites villes, oubliées – ou presque – des pouvoirs publics. Nous sommes loin cependant des records atteints par les pays où sévit le commerce des filles, vendues par leurs parents (ce qui se pratique aussi au Brésil).

Oublié des autorités, le phénomène est également ignoré de la société. C'est en y recensant les actes de violence contre les enfants et les adolescents qu'il a été constaté que les filles sont confrontées à une coutume locale : des parents consentent au mariage précoce de leurs filles âgées de 10 à 14 ans. Il y a là une réelle contradiction entre loi et coutume, puisque

l'acte est illégal, la loi interdisant tout contact charnel entre un adulte et ces femmes-enfants. Ces petites villes, implantées à la périphérie des grands centres démographiques, sont privées d'information et de cadre juridique : pour la justice, il s'agit d'un crime, alors que pour ces sociétés, c'est leur culture.

Si l'on en croit le dossier de l'ONU intitulé « L'état de la population mondiale, 2013 » (1), ces grossesses précoces seraient dues à un accès insuffisant, voire nul, à la scolarité, ainsi qu'à la pénurie d'information, de soin et d'emploi. Cette étude envisage également les répercussions économiques de ce fait dans des pays tels que le Kenya, l'Inde ou le Brésil, puisque tous ces jeunes qui le pourraient ne travaillent pas. La situation économique s'est cependant nettement améliorée dans ces petites villes avec la « Bourse famille », distribuée par le gouvernement aux personnes d'une extrême pauvreté. Si leurs conditions de vie sont meilleures, cela ne crée toutefois pas d'emplois. Donc aucun changement, par exemple, au fait que des hommes vivant de la pêche se retrouvent inactifs lors de la décrue des eaux du fleuve après la saison des pluies ; l'ennui qu'ils éprouvent les mène alors vers des filles encore mineures. Mais, de fait, beaucoup vivent en union stable, la majorité en concubinat en dehors même de toute légalité.

Dans le cadre des coutumes locales, il s'agit plutôt d'un consentement, et même d'un encouragement, de la part de parents qui, craignant que leurs filles aient un avenir désastreux, vont jusqu'à offrir aux couples de les loger chez eux pour les mettre à l'abri de la loi. Comme le raconte une mère à un journaliste brésilien, avoir une fille de 12 ans est un problème car les jeunes gens de 20 ans ne sont pas sérieux et qu'ils violentent les fillettes : sa fille a débuté sa vie sexuelle par un viol subi à l'âge de 12 ans ; le jeune homme a été emprisonné, cela n'a pas cessé pour autant, son second compagnon la battait et elle craignait que sa fille ne soit abandonnée enceinte ; ils se sont séparés, mais sa fille s'est alors mise à fréquenter des voyous traînant dans les rues (2). Pour ces parents, avoir une fille célibataire est un souci permanent devant le risque de tentatives d'agression physique et sexuelle, tandis que celle-ci une fois mariée, *le problème n'existe plus*. Pourquoi dès lors dénoncer ces mariages ? Puisque ces filles se sont stabilisées grâce à l'union précoce, pourquoi serait-ce un crime ? Et « pourquoi la justice n'est-elle pas intervenue lorsqu'elles se cherchaient des hommes dans la rue ? » Telles sont les interrogations indignées de cette mère, qui elle-même a vécu une grossesse précoce.

Ce trait proprement culturel est à l'opposé des préoccupations d'autres femmes quant à la maternité. Je pense à l'annonce faite récemment par Apple et Facebook, destinée à attirer de nouvelles candidates au recrutement, d'un privilège qui serait accordé à leurs salariées, à savoir la possibilité de faire congeler leurs ovules. À en juger par la réaction des médias, ce serait une chance de bénéficier de nouvelles options en matière de reproduction. Mais le message implicite de ces géants de la technologie à leurs employées est aussi celui-ci : attendez pour avoir des enfants, et profitez-en pour travailler pendant que vous êtes en pleine forme physique et mentale ! Ces offres, sous couvert de résoudre la difficulté à concilier vie professionnelle et vie personnelle, poussent à des décisions qui prennent essentiellement en compte la carrière. Peu importe alors le fait d'avoir un partenaire ou non (3). Cette nouvelle indépendance pour se consacrer solo au boulot pourrait bien être suivie d'une maternité solo.

Donc grossesses précoces, soumises à la loi du Père, dans des villes où le salut vient d'un mariage garant de la préservation du corps biologique et psychique, ou bien grossesses

tardives, soumises à la loi du marché, utilisant le *top* de la technologie en matière de congélation d'ovules et de fertilisation, où le corps est inclus dans le contrat de travail...

La loi du Père totémique ou la loi d'airain du surmoi, voilà deux situations qui introduisent la question du corps parlant et interrogent ce que veut dire « être le symptôme d'un autre corps pour peu que vous soyez une femme » (4). Être le symptôme d'un symptôme, si nous suivons Jacques Lacan, c'est ce dont il s'agit pour le sujet hystérique. Ainsi nous préparons-nous à développer le thème du prochain Congrès de l'AMP qui se tiendra à Rio en avril 2016 : « Le corps parlant – Sur l'inconscient au XXI^e siècle » (5).



- (1) UNFPA-ONU, "Relatório sobre o estado da população mundial" (2013) - <http://www.unfpa.co.ao/site/index.php/publicacoes/71-relatorio-sobre-o-estado-da-populacao-mundial-2013>
- (2) Vieira Willian, "Crianças ou mulheres?" - <http://sociologiadaperiferia.blogspot.com.br/2012/08/criancas-ou-mulheres.html>
- (3) Cunha Darlena, "Benefício a funcionárias gera polêmica" - <http://economia.estadao.com.br/noticias/geral,beneficio-a-funcionarias-gera-polemica-imp-,1582401>
- (4) Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », présentation du thème du X^e congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, *Le réel mis à jour, au XXI^e siècle*, Paris, ECF, 2014 & *La Cause du désir*, n° 88, Paris, ECF-Navarin, novembre 2014 - www.wapol.org
- (5) Vers le congrès de l'AMP, Le corps parlant – Sur l'inconscient au XXI^e siècle, à Rio, en 2016 : [ici !](#)

L'artiste, son modèle, son galeriste et son biographe (In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

À propos de Catherine Millet, Bernard Dufour, *L'Œil du désir*, Éditions de la Différence, Paris, 2015
et de Patrice Trigano, *L'Oreille de Lacan*, Éditions de la Différence, Paris, 2015.



Qu'est-ce qu'un artiste ? Un peintre ? Est-ce affaire de savoir-faire, de manière, de style ? Et s'il pouvait s'agir d'une logique ? On se trouve ici à un carrefour. Le focus peut se faire sur qui s'impose au regard global, Jeff Koons et ses structures gonflables géantes renversant les couloirs dans lesquels l'œil des habitués du parc de Versailles se repose, Vanité scintillante de Damien Hirst, sans compter les jeunes artistes qui se lèvent dans l'empire du milieu et ses parages circonvoisins où convergent les faisceaux flagrants des investisseurs clandestins de *La Ruée vers l'art*¹.

Il peut aussi se faire qu'un parcours force le respect du fait de sa persévérance à frayer une voie propre, intime, inédite. Les furieux que Pierre Lepère a rassemblés pour la littérature, les forcenés, les véhéments ou les frénétiques dont les livres sont des insomnies, ont leurs équivalents en peinture. Mais Bernard Dufour n'est pas non plus tout à fait affiné à la catégorie. Et ce n'est pas de catégorie, d'ailleurs, qu'il est ici question, mais de conviction intime.

Au commencement étaient l'ignorance, le non-savoir faire, la maladresse. Au commencement étaient l'amour et la mort, liés. Puis entre l'amour et l'amour une faille en fusion fondit une surface, une bulle s'y forma, s'enfla, se fragmenta et vint au *fur*, au jour pas sans la nuit noire comme un four évoquant le temps pariétal où peindre des femmes, plusieurs femmes, et parmi ces femmes, une femme. Martine ainsi prénommée, est la femme du peintre, sa femme prise, perdue et reprise, et de cette femme, le sexe, essentiel, fondamental, jamais définitif, et les yeux, presque équivalents, saisis et lâchés sur des toiles

inachevées, comportant des pans de vides et des coulures aléatoires, lambeaux de voiles laissant passer le regard du peintre qui circule dans ses toiles, déposé et dépositaire de leur secret.



En quoi la traque impossible par un peintre de son propre regard peut-elle intéresser un autre que lui ? Les impasses en trompe l'œil du se voir se voir n'ont-elles pas été assez condamnées ? C'est qu'il y a des toiles issues d'une solitude que chaque jour a radicalisée toujours plus, solitude nommée, et augmentée de rencontres ou de compagnonnages aussi rares que décisifs. Catherine Millet les indique dans son texte de présentation, très simple et classique, par lequel elle introduit à l'œuvre.

Chez Trigano à Paris rue des Beaux-Arts on peut voir la dernière exposition pour laquelle ce livre, qui n'est pas un catalogue, a été écrit.

Je ne peux que dire l'effet, sur moi, de ce que j'y ai vu, à savoir des toiles qui ne m'ont pas paru séduisantes, ni captivantes au premier abord. Des toiles dont j'ai ressenti la violence diffractée entre des compositions déroutantes qui invitent à des lectures, sinon au déchiffrement et des couleurs dysharmoniques, presque criardes, mais seulement parfois, car d'autres toiles, quasi-monochromes, vous font signe, promettant un repos, mais trahissent aussitôt cette promesse, par un détail qui vous coupe à nouveau le souffle.

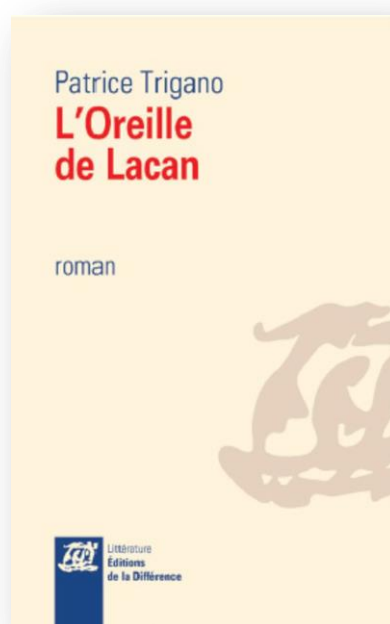
C'est que le corps, les corps, leur poids, leur évanescence, leur fuite éperdue, leur capture toujours manquée, et répétée pour cela même, sont la matière du vôtre. Le noir de Soulages se fracture, il ouvre, il débouche, quelque chose hurle, sur une fréquence inaudible. Les voir, ces corps, réduits dans le livre au format de la carte postale les dénature assez pour les rendre regardables, sans trop d'exposition de soi à soi. Mais en présence, c'est bien d'Autre chose qu'il s'agit, et qui vous glace les sangs, et les yeux. Faut-il s'y faire ? Catherine Millet, qui sait de quoi elle parle, vous y invite.

Et Trigano ? Patrice Trigano vient de publier son troisième roman, qui s'intitule *L'Oreille de Lacan*. De la vie cet avatar de des Esseintes qu'est l'illustre collectionneur Samuel Rosen, l'auteur-narrateur entend s'inspirer pour écrire le roman que nous lisons. À l'abri des regards, il compose le catalogue de la collection de son héros dont nous saurons beaucoup

mais ne verrons rien car « la seule idée de laisser entrer quiconque dans [s]on hôtel particulier du VII^e arrondissement [lui] déclenche des brûlures d'estomac et des plaques d'urticaire » (p. 44). Infiniment démultiplié, cet ego rêve de l'oreille géante de Lacan (p. 59). Faute de s'être allongé sur le divan de celui qu'il guettait à 20 ans dans la rue de Lille, il est devenu la doublure du *Pitre* de Weyergans, et fait de sa névrose un objet d'art et l'étendard d'une révolte autoproclamée.

Ainsi le collectionneur solitaire, « moi, Rosen » (p. 122) accomplit, au fur et à mesure que se déroule son aventure, la quintessence de la névrose, telle que rêver et penser sa vie en sont l'exil lucide et la vérité vraie, tant il appert que « Tout dans [s]a pensée ne fonctionne que par référence à l'art et à la littérature » (p.130). C'est Rosen qui se remémorant le dernier cours de Lacan où il avait vu ce dernier s'enfoncer sans remède dans l'aphasie revient à *La Lettre volée* et se lance dans le décryptage effréné des *Fleurs du mal*, soupçonnant des malversations dont il rétablit la vérité avant de disparaître à son tour, faussant compagnie à son biographe, qui le retrouve, lui écrit, et reçoit en retour, sa profession de foi individualiste, étayée sur une solide assertion de Mirbeau ayant trait à la philosophie des moutons (p.152) et quelques autres de son cru. Splendeur et misère. Mais la surprise surgit quand on ne l'attendait plus...

À l'abri de l'inconsistance qu'il façonne dans la jubilation, Trigano nous a fait traverser le miroir ou le piège de cette existence d'emprunts. Cumulant les joies de l'amateur des sarcasmes les plus délectables et du collectionneur érudit le plus exigeant, à couvert d'avouer ses satisfactions délicates et les impudiques, il méduse les sots, fait des demi-sots ses complices, et de la solitude son arme pour ne garder que cette dernière, et nous en laisser le reflet inutile. Car la solitude est ce vampire auquel chacun résiste par ses propres moyens, et Lacan se révèle à la fin, incarnant la puissance du rêve, la nécessité absolue d'une traversée au-delà du principe de plaisir et la figure en laquelle cristallise l'assomption juste, sans autre garantie que son énonciation.



¹*La Ruée vers l'art*, documentaire de Danièle Granet et Catherine Lamour, 2013.

Richard était superbe par Luc Garcia



Il est devenu habituel de cibler une personnalité pour dénoncer des comportements jugés bien promptement inadaptés dans les univers un peu épais des institutions, ou pour s'adonner à des jeux de fléchettes sur une proie facile.

La recette éprouvée est d'en prendre un (plus souvent que d'en prendre une, les femmes de pouvoir étant plus rares) pour délayer une analyse politique approximative d'une étude trop faible ou trop poussive. Adjuvant facile. La construction est celle du désormais célèbre : « de quoi [Nom Propre] est-il le nom ? ». On se rappellera comment cette recette fonctionna à plein régime avec Nicolas Sarkozy.

On assiste alors à la forclusion du singulier. Démarche anti-analytique par excellence, puisqu'elle abrase à la dure le nom propre pour une promotion du commun (enfonçant le plus souvent des portes ouvertes) et dilue le réel, de la sorte que de singulier, il n'en soit plus.

Richie, le dernier livre de Raphaëlle Bacqué, fait exception¹. L'auteure décortique plusieurs symptômes contemporains et montre comment Richard Descoings, désormais et pour longtemps *celui-qui-était-le-directeur-de-sciences-po*, avait sa place dans le concert de l'administration et spécialement dans l'administration de l'enseignement. Jacques-Alain Miller, dans un tweet du 17 avril dernier, pointe que Raphaëlle Bacqué fait passer un IRM à la société française qui révèle une tumeur bénigne avec Richard Descoings (dans le même tweet, J.-A. Miller fera remarquer qu'Ariane Chemin et Vanessa Schneider pour *le mauvais génie* participent de cet IRM pour révéler quant à elles une tumeur maligne avec le fameux Patrick Buisson).

Changer la terre qui tourne

Durant son explosive carrière à Sciences Po, Richard Descoings a conduit, en même temps, deux chantiers. Le premier, le plus connu, a fait sa célébrité : l'ouverture de Sciences Po aux lycéens des quartiers défavorisés. S'il est encore trop tôt pour savoir quels seront les effets de

cette initiative et si elle sera pérenne en son absence, reconnaissons que R. Descoings tenait cela à bout de bras, sillonnait la Seine-Saint-Denis et les lycées de province qui connaissent la misère rurale des régions périurbaines.

Le second chantier est moins connu : faire entrer Sciences Po dans le cercle restreint des établissements d'élite, non seulement en France, où la partie était quasi déjà gagnée, mais surtout dans le monde, où la partie ne l'était pas.

Pour chacun de ces chantiers, le but était l'expansion : du recrutement pour la première, de l'enrichissement pour la seconde.

On pourrait faire de *Richie* une lecture quantitative. Après tout ce haut-fonctionnaire, tout à fait anonyme et plutôt effacé de sa promotion de l'ENA, avait peut-être besoin d'équilibrer les niveaux. Alors qu'il s'occupait du désert scolaire, qu'une telle activité impliquait de mettre ses mains là où globalement peu d'énarques les ont mises, il lui fallait Saint-Cloud, Fontainebleau, les dorures et le Palais des Papes pour récompenser ses efforts. Il n'était pas seulement le fossoyeur des académies épuisées, il décrochait les rendez-vous *ad hoc* dans les établissements les plus en vue dans le monde. Son salaire, ses hôtels Hilton aux quatre coins du monde, étaient-ils une compensation ? Peut-être bien, mais on doute que les membres du conseil d'administration qui ont tout autorisé des dépenses somptuaires de Sciences Po autour de et pour *Richie* aient réfléchi en ces termes ; ceux-là n'avaient peut-être pas toujours bonne conscience.

Reste que les étudiants de Sciences Po se sont vu proposer systématiquement de partir un an à l'international : entrant dans certains établissements d'envergure mondiale, chacun savait bien ce qu'il devait au patron qui avait fait la tournée des bonnes tables.

Danser sur un cadavre

Cependant, le quantitatif ne suffit pas pour *Richie*. En réalité, le livre s'oriente d'une autre dimension. Il ne construit pas une histoire. Il ne raconte pas une chronologie logique. Il traite d'une chute, d'une désorientation, voire d'un sacrifice, celui d'un énigmatique objet, *Richie*, ce nom qu'employaient les étudiants, ce diminutif qui branchait Descoings sur une familiarité à faire tomber les semblants les plus usés de cette maison jusqu'alors un peu vieille. Cette chute des semblants qui était pour Richard condition de l'amour, cet amour qui rend à sa solitude celui qui s'y plonge et peut le laminer après l'avoir rendu longtemps malade. *Richie*, drogué d'amour.

Les derniers mois avant sa mort, *Richie* scrutait Facebook comme un thermomètre. Lorsque la Cour des comptes a commencé à voir malice devant les sommes d'argent consommées par Sciences Po, il n'en finissait plus de regarder sans cesse les « Like », les messages, les suffrages. L'amour selon Descoings, c'était un ravage horizontal, un médicament à poison. Et puis, *erase*. Débranchement, à New-York. 53 ans.

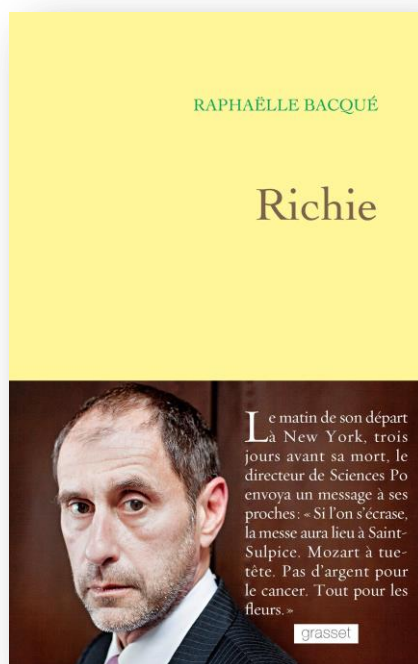
Alors, la question subsiste derrière le corbillard. Certes, le désir sans bride fout mal celui qui s'y voue. La chute est sans retour lorsque l'amour et le désir se confondent, plus rien ne protège personne, *Richie-ballon*, *Richie-objet*. Fallait-il ce sans-borne pour réformer un système éducatif essoufflé ? Toute cette énergie, tout cet argent furent au service d'une course en avant qui ressemble furieusement à un mauvais rattrapage des errances gestionnaires du passé. Le retour du quantitatif comme une basse obstinée qui joue faux. Une façon débile de réformer qui voit l'avenir par le prisme du manque ou de la compensation – d'argent, de condition, de bourse, de frais de scolarité. R. Descoings a

rencontré là une démesure à l'échelle de la sienne, lui qui s'était cherché si longtemps, après s'être ennuyé des années au Conseil d'État, cette maison bien élevée.

Alors, pourquoi ces mises en scène quasi christiques, organisées par le service de com de la SNCF, au moment de la mort de R. Descoings sinon pour se faire pardonner d'en avoir poussé un pendant que les autres dormaient ? *Richie*, c'était aussi Richard Descoings que l'on invite à animer la fête lorsque personne n'assume que la fête est triste, que l'on danse enivrés sur un cadavre en devenir, dût-il répondre au doux nom d'ascenseur social, ce mot d'ordre aux allures de mauvaise rengaine. On fait appel aux compétences des spécialistes des passages à niveaux et des aiguillages plantés, pour réhabiliter la réputation de Descoings, pour le laver des salissures, dit-on. Mauvaise blague. Ce sont surtout les énarques restants qui ont cherché à se laver les mains de leur paresse toute enrobée de technocratie inutile.

Raphaëlle Bacqué parle d'un monde qui tient à vivre planqué ou aime la lumière vive, puis vieillit à vue d'œil. Convoquer l'IRM, lequel se réfère à des jeux de lumières étudiés pour accéder à une information invisible autrement, est en cela une interprétation.

Richie ou comment les aveugles et les sourds ont pu conjuguer leurs talents dans l'allégresse d'une errance isolée.



¹ *Richie*, par Raphaëlle Bacqué, Grasset, 2015.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

• comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ comité de lecture

[pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william francboizel](#) vwfcbzl@gmail.com

technique [mark francboizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroups.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : [Florenca Shanahan](#) et [Anne Béraud](#)

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [patricia badari](#) ▫ traduction lacan quotidien au brésil : [maria do carmo dias batista](#)

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ([catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫

Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.